

Michel Bousseyrroux

Variétés différentiables de la psychose La schizophrénie. La paraphrénie *

« La paranoïa, je veux dire la psychose »

Ainsi s'exprimait Lacan en 1977 à l'ouverture de la Section clinique. Pour lui et depuis le début, depuis Aimée, la psychose, c'est, avant tout, la paranoïa – ce en quoi Lacan est parfaitement freudien. J'ai déjà commenté à Bordeaux ce passage du séminaire sur Joyce du 16 décembre 1975 où Lacan spécifie la structure de la paranoïa. La paranoïa, c'est l'indistinction du réel, du symbolique et de l'imaginaire, leurs trois dit-mensions, qui sont celles du parlêtre, se consubstantialisant dans le nœud de trèfle de la personnalité qui assure au narcissisme sa sthénie. Ce qui préoccupait alors Lacan, comme j'ai essayé de le montrer, c'était la question de savoir si l'on pouvait réintroduire cette personnalité du paranoïaque dans la borroméanité, celle-ci étant le mode de nouage dont nous nous supportons comme parlêtre, dans la mesure où il faut qu'il y ait de l'au-moins-trois pour que parler et être se conjoignent, la structure exigeant en outre, pour être spécifiée, un quatrième terme qui réintroduise du distinct entre les trois, le sinthome. C'est ainsi que la solution qu'il propose d'un nouage de trois personnalités paranoïaques par une quatrième, elle névrotique, qui fasse pour eux fonction de sinthome, apporte un éclairage nouveau sur les psychoses paranoïaques non déclenchées aussi bien que sur celles déclenchées non délirantes.

Lacan ne s'attarde guère, dans ces séminaires borroméens pas plus encore que dans les précédents, sur ses propres

* Intervention au Collège clinique psychanalytique Sud-Ouest, le 15 mai 2004 à Toulouse.

frayages. Dans la suite du séminaire *Le Sinthome*, et bien que celui-ci soit pour la psychose, comme a pu le dire Sidi Askofaré, un véritable laboratoire de la structure, il ne revient pas sur cette nouvelle approche nodale de la psychose qui revisite les folies simultanées de la psychiatrie classique, si ce n'est à la fin, où il proposera la solution nodale propre à Joyce comme correspondant à un lâchage de l'imaginaire que rattrape son ego d'écrivain. Mais je me suis dit qu'il serait fort instructif de mettre en rapport le séminaire *Le Sinthome* avec les présentations de malades, fort nombreuses – deux par mois –, que Lacan avait faites durant celui-ci à l'hôpital Sainte-Anne, de manière à voir si ses façons de repenser la psychose dans son travail sur Joyce se répercutent au niveau de ses lectures cliniques du cas. On peut parier en effet que ce que Lacan était en train d'élaborer dans le séminaire autour de la psychose se retrouverait dans sa façon, certes souvent très laconique, aussi bien de conduire l'entretien que de commenter le cas, et, *vice versa*, que la contingence de la rencontre clinique pouvait peut-être infléchir son questionnement dans les séances suivantes du séminaire. Certaines de ces présentations, peu à ma connaissance, ont été recueillies et transcrites, en particulier par Solange Faladé et par Marcel Czermak. Je vais évoquer deux de ces présentations qui se sont passées durant cette année du séminaire *Le Sinthome* et où se posent pour l'une la question de la schizophrénie, pour l'autre celle de la paraphrénie.

Et la schizophrénie ?

Un imaginaire sans objet (sans autre)

Je rappelle d'abord la position de Freud sur la schizophrénie. Il avance trois thèses pour la distinguer de la paranoïa. Les deux premières sont dans le cas Schreber des *Cinq psychanalyses*¹. La schizophrénie correspond à une fixation prédisposante plus en arrière que le narcissisme de la paranoïa, au niveau de l'autoérotisme où c'est d'une partie du

1. S. Freud, *Cinq psychanalyse*, Paris, PUF, 1975, p. 320.

corps propre, d'un de ses bords pulsionnels, que le schizophrène se jouit. Quant au mécanisme, c'est l'hallucination de l'objet qui prévaut sur la projection. Le troisième trait différentiel se trouve dans « La reconnaissance de l'inconscient » dans *Métapsychologie*², où il donne son interprétation, à partir de la clinique de Tausk, du langage d'organe comme correspondant à la prédominance de l'investissement de la représentation de mot sur la représentation de chose. Dans son mode de pensée, le schizophrène, conclut Freud, traite les choses concrètes comme si elles étaient abstraites. Autrement dit, dira Lacan, il traite le réel comme du symbolique. Le mot a pour le schizo perdu son pouvoir métaphorique. C'est cette démétaphorisation du langage qui fait dire à Lacan que tout le symbolique est pour le schizophrène réel.

Dans la séance du *Sinthome* du 17 février 1976, Lacan parle de la schizophrénie. Il y est question de Lucia, la fille de Joyce, qui était schizophrène et que son père croyait télépathe, et d'un malade hospitalisé à Sainte-Anne, M. Gérard Primeau, que Lacan venait de rencontrer à la présentation de malades, qui présentait un tableau clinique évoquant, dit Lacan dans son commentaire de la présentation, la discordance de Chaslin, le grand clinicien de la Salpêtrière qui en 1912, à la même époque où Bleuler décrivait la *Spaltung* propre au groupe des schizophrénies, a décrit le syndrome pathognomonique en sémiologie psychiatrique, avec l'ambivalence et l'autisme, de la schizophrénie. Or, c'est à propos de ce cas qui lui rappelle la discordance de Philippe Chaslin que Lacan parle de « psychose lacanienne parfaitement caractérisée ». Que ce soit à propos d'un cas, que Lacan diagnostique comme un cas de schizophrénie, qu'il parle, lui pour qui la psychose, c'est, freudiennement parlant, la paranoïa, de psychose lacanienne n'est pas le moindre des paradoxes !

Ce monsieur Primeau Gérard décomposait son nom propre en « Prime au Geai-rare » et souffrait de phrases imposées comme : « C'est un assassinat politique » ou « on veut me

2. S. Freud, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 108-121.

monarchiser ». Et il se disait télépathe émetteur, tout ce qui se passait dans son cerveau pouvant être entendu, reçu par des télépathes récepteurs. Il savait très bien distinguer, contrairement au paranoïaque, le réel de l'imaginaire, mais non le réel de la pensée, non le réel du langage, bref non le réel du symbolique. C'était un sujet pour qui le symbolique, ce n'est pas du semblant, « pour qui tout le symbolique est réel » – c'est ainsi que Lacan définit le schizophrène dans sa « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite ». Le paradigme de cette mise en continuité du symbolique et du réel, c'est cette mise en continuité télépathique entre le mot pensé et la chose pensante, qui fait pour lui, en tant que pensant/pensé, rapport sexuel.

Je me hasarderai donc à proposer une écriture du nœud de la schizophrénie à partir de la mise en continuité du rond du réel et du rond du symbolique sur le nœud RSI. De sorte que, dans la schizophrénie, la régression infraborroméenne s'avérerait moindre que dans la paranoïa, en tant que la structure y régresse de trois à deux consistances, et non une seule.

Cette chaîne à deux, dite de Whitehead en topologie, est celle du fantasme. Dans la schizophrénie, la discordance, la dissociation de la pensée, de l'affectivité et du comportement, ce que Bleuler appelle *Spaltung* ou *Zerspaltung*, a la structure du fantasme. Cette chaîne est celle que Lacan présente dans cette séance où il parle de Lucia et du télépathe émetteur comme étant le nœud du non-rapport sexuel, du fait que ses deux consistances sont strictement interchangeables, comme pouvant être continûment déformées l'une en l'autre. Lacan avait déjà présenté cette chaîne dans le séminaire *Encore*³ comme étant celle de l'interversion du sujet



3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 123.

dans l'objet du fantasme. Mais si, comme je le propose à titre d'hypothèse, on prend cette écriture nodale comme pouvant rendre compte de la schizophrénie, on ne peut ici parler de nœud du fantasme comme on en parle pour le névrosé, puisque l'autoérotisme du schizophrène se caractérise d'être sans fantasme. Pour le schizophrène, il n'y a pas d'objet qui fasse fonction d'exposant du désir de l'Autre et qui noue par le fantasme son être au désir. Ce qu'il peut y avoir en revanche, dans le dit schizophrène, c'est une stricte équivalence entre l'être vu, comme sujet, et l'être une vue, comme objet. Je pense à la patiente du professeur Jean Bobon dont parle Lacan dans la séance de *L'Angoisse* du 19 décembre 1962. Sur une de ses aquarelles, cette schizophrène mutique avait peint un arbre chargé non de loups mais de regards, avec accrochée une guirlande sur laquelle était écrite la phrase clé de son délire : « *Io sono sempre vista* », avec le sens ambigu de *vista*, qui signifie autant le participe passé de voir – je suis toujours vue, regardée, jugée – que la vue qui la faisait être une vue, comme celle panoramique d'un paysage sur une carte postale à quoi se réduisait son être. Hölderlin dit bien cela dans *Die Aussicht*, un de ses derniers poèmes. À cet égard, Deleuze et Guattari avec leur corps sans organes ont la vue courte. Cette schizophrène qui se dit vue, qui est l'organe de la vision, l'*occhio*, l'œil perché comme un oiseau, comme un *uccello* sur un arbre, elle est l'organe de l'incorporel qui s'est envolé de l'habitat du langage ! Elle est l'œil qui se regarde lui-même. Le schizophrène c'est *l'anti-Nœudipe* par excellence, le Nœudipe étant le nœud, borroméen, où c'est le père qui fait rapport de non-équivalence entre S, R et I, la mère, l'enfant et le phallus. On pourrait aussi évoquer le délire d'influence de la patiente de Tausk, Emma A..., qui voyait le monde avec des yeux tournés de travers, parce que son amant était un tourneur d'yeux. On voit bien que, dans le langage d'organe sans métaphore de cette schizophrène, la cénesthésie délirante vient de ce que le corps, la consistance imaginaire du corps, peut, topologiquement parlant, être tournée, littéralement tournée, continûment, en la

consistance du symbolique et du réel confondus, les mots étant devenus choses. De sorte que, pour le schizophrène, c'est entre l'imaginaire sans objet de l'autoérotisme et le signifiant dans le réel du langage d'organe que s'écrit le non-rapport sexuel.

Et la paraphrénie ? Un imaginaire sans ego

À cet imaginaire sans objet, sans autre, on pourrait ici opposer l'ego sans imaginaire de Joyce, puisque Lacan considère que son ego, faute d'image qui le soutienne, s'est soutenu de l'écriture. *A contrario* de cet ego joycien sans imaginaire, je parlerai maintenant de l'imaginaire sans ego de la psychotique rencontrée par Lacan lors de sa présentation de malade du 16 avril 1976, M^{lle} Brigitte B., dont Marcel Czermak a rendu compte dans son livre *Passions de l'objet. Études psychanalytiques des psychoses*⁴. Elle était dans l'incrédulité, dans l'*Unglauben* dont parle Freud dans son *Manuscrit K*. Tout était factice pour elle. Au médecin du service, elle avait dit vivre dans un monde de faux-semblants, où il y a de faux malades, de faux dossiers, de faux docteurs, et que c'était un jeu, une technique pour faire prendre conscience aux gens de ce qu'ils sont par rapport aux autres. « Mon fils, dit-elle, je m'en fous, ce n'est pas mon fils, c'est celui des autres. Je suis intérimaire de moi-même. J'ai des affaires un peu partout. Mais je n'arrive pas à savoir à quel endroit, ce qu'il y a à chaque endroit. » Elle a vu, dans le service où elle est hospitalisée, une fille qui portait son gilet et dit qu'elle lui prend son identité. Quand elle a accouché, elle a été amoureuse de la sage-femme, qu'elle a aimée plus que son bébé. Cette sage-femme s'appelait Tauchon, nom qu'elle associe à cochon et torchon. Elle dira encore : « J'aimerais vivre suspendue..., une robe suspendue... J'aimerais vivre comme un habit, si j'étais anonyme, je pourrais choisir l'habit auquel je pense... J'habillerais les gens à ma façon. Je suis un peu un théâtre de marionnettes, quoi... J'aimerais bien tirer les ficelles. » Elle dit aussi qu'elle aurait

4. M. Czermak, *Passions de l'objet. Études psychanalytiques des psychoses*, Paris, éditions de l'Association freudienne internationale, 1996.

aimé représenter la vie de tous les jours, le petit corsage qu'on repasse. Voilà ce qu'elle est : un habit vide, une guenille, le torchon qu'on passe et qui enveloppe ce qui passe.

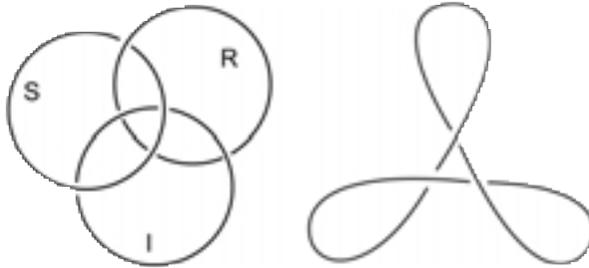
Lacan fait après l'entretien un commentaire plus long qu'à l'accoutumée : « Elle n'a pas la moindre idée du corps qu'elle a à mettre dans cette robe. Il n'y a personne qui s'y glisse pour habiter le vêtement. Elle est ce torchon. Elle illustre ce que j'appelle le semblant. Elle n'a de rapports existants qu'avec des vêtements. Sauf la sage-femme, presque toutes les autres personnes sont des vêtements. Ce serait plutôt mieux que quelqu'un puisse habiter le vêtement. Kraepelin a isolé ces curieux tableaux. On peut appeler ça une paraphrénie et pourquoi pas l'épingler du terme d'imaginative. » Lacan fait ici allusion au groupe des psychoses imaginatives qu'avaient décrites vers 1910-1914 Dupré et Logre. Puis Lacan donne sa définition de la paraphrénie : « La paraphrénie, c'est la maladie mentale dans son excellence. On a distingué des variétés. C'est comme le symbolique, l'imaginaire, le réel, c'est la maladie mentale par excellence. C'est la maladie d'avoir une mentalité. »

Mais qu'est-ce donc que la mentalité ? Lacan en parle dans le séminaire *Le Sinthome*. Pour lui, la mentalité, c'est l'amour-propre, le corps adoré, dans sa consistance mentale. Le sentimental, le senti comme mental, c'est le principe de l'imagination, la racine de l'imaginaire. « Le corps, disait-il le 13 janvier 1976 dans *Le sinthome*, je le panse, je le fais panse, donc je l'essuie. » *Je panse, donc j'essuie*, c'est le nouveau cogito, celui de la mentalité, comme telle narcissique ! Lacan concluait cette présentation en disant de cette malade qu'elle « fait nombre de ces fous normaux qui constituent notre ambiance. Tout peut encore arriver. Elle peut se cristalliser dans une maladie mentale bien caractéristique. Elle peut encore trouver une place ». Pour Lacan donc, cette psychose ne s'est pas encore cristallisée dans une forme bien structurée et systématisée comme l'est la paranoïa.

La paraphrénie est, en psychiatrie, une pathologie de l'imagination où le délire de confabulation jouxte un rapport

parfaitement normal à la réalité. Dans ce que Lacan entend par paraprénie, ce qui est *para*, à côté, ce n'est pas le *phrên*, l'esprit, c'est la mentalité, c'est-à-dire l'imagination dans sa consistance mentale. À quelle sorte de nœud cela pourrait-il correspondre ? Peut-être au dénouage de l'imaginaire dans le nœud borroméen R.S.I. par une faute au niveau du symbolique qui en un point ne surmonterait plus le réel, de sorte que seuls réel et symbolique resteraient enchaînés l'un dans l'autre. Quand cette femme dit : « Je suis à la recherche d'une place pour moi. Je ne trouve pas cette place parce que je n'ai plus de place », c'est bien de cela qu'il s'agit : c'est son corps qui n'a plus sa place dans le nœud, c'est l'imaginaire qui n'y a plus sa place pour son moi.

À la différence de Joyce qui, bien qu'il ait laissé tomber comme un vieux torchon sa mentalité, a réussi à y suppléer grâce à son ego d'écrivain, le cas Brigitte B. correspondrait à cet imaginaire à côté, *para*, qui n'arrive pas à se relier au réel et au symbolique par un ego de suppléance, comme en fait fonction l'écriture chez Joyce. À moins que sa maladie de la mentalité ne soit dans un en-deçà de la personnalité, en tant que le nœud de trèfle serait dénoué, aboli, du fait d'une faute dans son nouage, du fait d'un lapsus du nœud.



Ce que dit Lacan, c'est que malgré tout ce qui ne tourne pas rond, c'est-à-dire malgré le réel du symptôme, nous vivons dans un monde qui tourne rond, un monde de fous normaux. Quoi de plus normal, en effet, que ce monde de fous qui est le nôtre, tant on n'y sait plus quel semblant habiter.